

Hervé PIERRE

Georges Clemenceau, *Clemenceau parle encore – Dialogues avec Jean Martet*, présenté par Jean-Noël Jeanneney, Paris, CNRS Éditions, coll. « Biblis », 2017, 585 p.

À René Benjamin qui lui demande s'il est en train d'écrire ses mémoires, Clemenceau, alors au soir de sa vie, répond, laissant à d'autres le soin de sculpter sa statue : « Sûrement pas ! » – « Et pourquoi ? » – « Je n'ai pas de rancune. » (Ce qui reste à démontrer...). Il se sera en revanche beaucoup confié à ses familiers, tel son ancien secrétaire, Jean Martet, devenu écrivain, qui, de juillet 1927 à juillet 1929, recueillera scrupuleusement leurs conversations, publiées en trois tomes juste après la mort du grand homme. Ils viennent d'être réédités en un seul, expurgé de quelques passages sans intérêt, avec une belle préface de l'un des plus fins connaisseurs du Tigre, Jean-Noël Jeanneney qui montre bien tout l'intérêt de ces entretiens et pas seulement pour l'historien.

D'emblée se pose la question de la fiabilité de la transcription ; on sait que le Mémorial de Sainte Hélène est le fruit d'une réécriture non pas marginale mais substantielle... Évidemment, Martet proteste par avance de sa probité mais avec d'honorables nuances : « Tout ce que j'ai écrit a été prononcé, la plupart du temps à un mot, à une virgule près ; j'ai pu commettre des erreurs, de noms, de dates, mal entendre ou me souvenir mal, – mais j'en serais assez surpris : j'ai l'oreille assez fine et la mémoire assez bonne. » Il précise qu'il n'a rien voulu mettre de lui-même dans ses volumes, qu'il n'a même pas voulu rectifier le tour familier ou incorrect

de certaines phrases – si bien, en effet, que le dialogue retranscrit paraît authentique au point – et J.-N. Jeanneney a raison de le noter – qu'on se croirait par moments au théâtre, certaines répliques valant d'être portées à la scène.

Il est donc plausible que Martet, tout romancier qu'il fût, n'ait pas eu à vérifier les répliques de l'homme d'esprit – Jean-Baptiste Duroselle lui-même estime d'ailleurs qu'on peut avoir une confiance motivée dans la réalité et dans la forme de ce que [Martet] fait dire à son patron ». Reste que tous les propos de Clemenceau ne sont pas à prendre au pied de la lettre : le vieil homme s'amuse, se fait volontiers provocateur et souvent grossit le trait. À l'inverse, il serait trop commode, de peur d'entacher l'icône, de ranger certaines pensées jugées dérangeantes dans la catégorie des railleries outrancières à ne pas prendre en considération. Sauf à donner dans la facilité : gouailleur – mais jamais vulgaire – ou moraliste – mais jamais pédant –. Clemenceau est un bloc.

Le Tigre, revenu de tout et de tous, déchire ses proies avec alacrité. Thiers ? « Le type du bourgeois borné et féroce, qui s'enfonce dans le sang, sans broncher. » Ferry était, lui, du point de vue de l'intelligence, « au-dessous du médiocre, pas fichu de rien faire, pas fichu de dire deux mots », sinon pour lâcher « de petites plaisanteries bourgeoises ». Jaurès ne s'en sort guère mieux : « Il n'avait rien de ce que confère l'amour vrai de l'humanité : ni le sourire, ni l'indulgence, ni cette espèce de doute, de scepticisme, – rien », bref : « méchant et dangereux ». Blum « fait penser à ces religions d'Isis ou de Mithra qui pénétraient et désagrégeaient peu à peu la société romaine ». Caillaux « est une espèce de héros sombre, néfaste, comme il y en a dans les drames shakespeariens » et qui apportent du pittoresque mais que, « pour plus de sûreté, il faut retirer de la circulation ». Sans oublier ses cibles favorites, Briand et Poincaré : « Il n'y a rien à attendre de Briand. On pouvait espérer quelque chose de Poincaré. Il sait lire et écrire », même s'il a « le lyrisme du Larousse » ; et Clemenceau fait promettre à Martet qu'il n'y aura pas de discours de l'ancien président de la République sur sa tombe : « Ce serait vraiment mourir deux fois. »

On aurait toutefois tort de réduire ce livre à un jubilatoire jeu de massacre. Pour certaines figures, celui qu'on aurait trop vite fait de camper en misanthrope ne peut réprimer quelque élan affectueux ou admiratif. Louise Michel, malgré ses égarements politiques, force son respect pour sa témérité pendant le siège de Paris en 1871. Mandel, qui « n'a pas d'idées mais les défendrait jusqu'à la mort », a au moins un mérite : « Il pousse en avant et se fout d'être seul. » Comme son mentor... « J'aime Mandel, Martet. Je l'ai percé. Il ne sait pas que je l'ai percé. Je l'aime pour ce qu'il est alors qu'il croit que je l'aime pour ce qu'il n'est pas. » Clemenceau espère que les juifs vont au paradis car cela l'embêterait d'être séparé de Mandel. Malgré son mépris pour les radicaux opportunistes des années 1880, et son opposition frontale à leur chef de file, Gambetta, il se souvient que ce dernier a eu le courage d'essayer de résister à l'envahisseur pendant la guerre de 1870 – « Et puis il avait de grandes ressources d'impulsivité généreuse ; c'était de la belle et noble idéologie. J'ai aimé Gambetta. J'ai eu de l'estime pour lui. Il ne savait pas très bien où il allait, mais il y allait avec flamme. » Il réserve les considérations les plus émouvantes pour son ami Claude Monet : « Et puis il a fait juste la peinture que j'aurais voulu faire si j'avais été peintre, – de la peinture entêtée, obstinée. [...] Avec un peintre qui crève ses toiles, et qui pleure, qui meurt de rage devant sa peinture, il y a de l'espoir. »

Sans pitié avec les caractères faibles, jamais – même son père, le seul qui ait eu une véritable influence sur lui – il n'admire sans bémols : « C'est de ça qu'est faite ma vie. Je ne peux pas aimer quelqu'un sans l'engueuler. » On peut, sans crainte de sombrer dans le psychologisme, voir dans cette réticence à l'abandon non seulement de la clairvoyance mais aussi une certaine pudeur.

Ses jugements politiques restent durs. Il ne doute pas du principe démocratique mais il y a les hommes censés l'incarner : « J'ai passé ma vie à faire de la politique avec des gens qui ne savaient pas ce qu'ils voulaient. Qui ne savaient même pas où ils étaient et pourquoi ils y étaient... » Et depuis qu'il a « lâché ça », il n'y a même plus de parlement, plus de majorité ni d'opposition, seulement « de vagues couloirs » ; « la mécanique est démolie. [...] Ça ressemble à une espèce d'éponge. On presse là-dessus : il en sort une eau trouble. » Clemenceau ne résout cependant pas la contradiction entre son parlementarisme viscéral qui se méfie des hommes forts – qu'on se souvienne de ses alarmes contre le « dictateur » Gambetta –, et son regret – qu'une assemblée « en voudra toujours à un homme de faire de la politique nationale », à savoir de s'adresser directement au peuple, comme il fit lui-même au cours de son second ministère. Un jour, longeant la Chambre en automobile, accompagné de Martet : « Oui. C'est dommage que la Seine ne passe pas un petit peu plus à gauche. Elle nettoierait tout ça. » Même la Révolution, il ne peut plus la voir. À Martet qui objecte qu'il l'a pourtant adorée, il concède qu'« il faut bien s'appuyer sur quelque chose ». On est ici en droit de voir davantage une pulsion sardonique que la mutation radicale de ses convictions. Son interlocuteur, pour l'avantage de l'historien, le fera parler de 1848, de son séjour en prison, de la Commune, de l'affaire Dreyfus, bien sûr de la Grande Guerre... mais aussi de sa famille, des lieux de son enfance ; il mettra même en scène une des séances quotidiennes de gymnastique menée par un professeur « un peu brutal » et qui, tel jour, lui « dansait sur la poitrine ».

La fin des années 1920 évoque à Clemenceau la décadence de l'empire romain et la lecture de Mommsen lui donne envie d'écrire un livre sur le sujet. Ses dernières années seront en fait consacrées à la révision de son *Démocratie*, à la rédaction de son essai sur Monet et aussi de l'ouvrage qui, selon Martet (et d'autres) va épuiser les forces qui lui restent, *Grandeurs et misères d'une victoire*, réponse à Foch qui, dans ses entretiens avec un certain Recouly, publiés au lendemain de la mort du maréchal, dénigre le rôle du « Père la Victoire » dans l'enfantement douloureux de la paix de Versailles, occasion pour Clemenceau d'affûter ses arguments, de rappeler à Martet ce qu'il a, lui, obtenu, souvent contre nos alliés, et ce que ses successeurs ont lâché face à une Allemagne qui n'a rien perdu de ses prétentions. C'est qu'on l'accuse, à l'époque, d'avoir accepté un armistice prématuré alors qu'il eût fallu marcher sur Berlin : « Je me serais cru déshonoré si j'avais fait durer cette guerre un jour de plus qu'il n'était besoin. J'ai fait la guerre à fond pour la faire durer le moins possible. » Sa vision d'ensemble est d'une grande cohérence et sa noire lucidité lui donne des accents prophétiques : « Avant dix ans nous aurons la guerre, Martet. » (21 avril 1929) La fin de l'ouvrage est le récit poignant du dernier combat : « Vous comprenez : ce livre, je l'écris, je le récris... je me bats avec ça jour et nuit. » Il l'achèvera par un hommage au soldat inconnu : « C'est lui qui nous donne la vraie leçon. Il n'a pas travaillé pour la gloire, lui. » *Grandeurs et misères* paraît quelques mois après la disparition de Clemenceau, riposte posthume à une charge posthume.

La politique n'a pas le monopole de la vie de Clemenceau : « Plongez-vous dans la Grèce, Martet. Moi c'est une chose qui m'a bien soutenu. Quand j'étais un peu las de toutes ces âneries et tout ce néant de quoi la politique est faite, je me tournais vers la Grèce. D'autres vont pêcher à la ligne. Chacun sa méthode. » Au rebours de la plupart de ses contemporains, Clemenceau déteste Rome, quand bien même toute imprégnée de la Grèce conquise. Le peuple grec est selon lui le seul à avoir deviné que la clef du problème n'est pas dans la grandeur mais dans l'harmonie : « Les Grecs ne cherchent pas la solution dans l'espace mais dans la pensée. » On l'a aperçu avec Monet, l'art tient une place essentielle : « L'émotivité du monde se manifeste par la religion ou par l'art. Eh bien ! je prends l'art. » Non pas la musique, il n'est qu'un mélomane d'occasion, ni, pour le plus récent, le cinéma parlant (« Le bruit

n'est jamais un perfectionnement »), mais la peinture où son goût est aussi aigu que vaste est son érudition. Ces dialogues montrent également un Clemenceau grand lecteur de classiques français – il tient Villon pour notre plus grand poète – et étrangers et aussi d'écrivains contemporains. C'est en effet également par l'ampleur de sa culture que Clemenceau est un homme d'exception. Conscient grâce à l'art que la raison n'épuise pas le réel – « Il ne faut pas être trop cartésien. Car ça vous mènerait à ne rien comprendre et à ne rien aimer au monde que vous-même. Et vous resteriez dans votre poêle comme un cul-de-jatte » –, il admire chez les « bonnes femmes » de Léonard de Vinci « un sourire qui n'est plus de ce monde » ; Léonard qui « est allé jusqu'à un point où ce qu'il faisait lui échappait. Ce n'est plus lui qui tenait le pinceau ». Dans le même ordre d'idée, dans Shakespeare, « il y a toujours une porte ouverte sur l'invisible ». Cette porte, dans la littérature française, c'est Molière qui, selon lui, l'a ouverte quand, au Commandeur qui lui dit : « Donnez-moi la main », Don Juan répond : « La voilà ! »

Martet envie ceux qui croient qu'avec la mort rien ne se termine. Clemenceau désapprouve : « Il ne faut jamais envier ceux qui attendent du secours d'autre chose que de ce qui est. » Il l'invite à prendre sa part de bien-être dans ce bas monde car, pour l'au-delà, « les données manquent ». Et dans sa vision de l'après, égal à lui-même, il affirme : « Le néant est bien supérieur au paradis. Le paradis est une amélioration. Le néant est une perfection. » Il sait sa fin proche et brûle tous ses papiers ou presque : « Je suis très partisan du feu. On ne brûle jamais assez. » Il s'accroche à la vie « avec des ongles mous » mais fait preuve jusqu'au bout d'une vitalité impressionnante : « Il ne faut pas se reposer, c'est de ça qu'on crève. » Un jour il promet à Martet de l'emmener à Mouilleron, où il est né, et au Colombier, où il sera enterré aux côtés de son père : « C'est de ce point à cet autre que se sera déroulé mon triste arc-en-ciel... »

Samuël TOMEI

Florence Tamagne, *Le Crime du Palace*, Paris, Payot & Rivages, 2017, 286 p.

Le 24 septembre 1933, on retrouvait, dans son bureau du Palace – alors un cinéma – le cadavre d'Oscar Dufrenne, 58 ans, directeur de plusieurs établissements du « Gai Paris », mais aussi...